

**DANIEL
COHN-BENDIT**

**Forget
68**

entretiens avec
Stéphane Paoli et Jean Viard

FORGET 68

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2008
et 2018, pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2823-6

Daniel Cohn-Bendit

Forget 68

Entretiens avec
Stéphane Paoli et Jean Viard

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR (EXTRAIT)

Chez d'autres éditeurs (publications en France):

- ET SI ON ARRÊTAIT LES CONNERIES. DÉPASSONS
LE CLIVAGE DROITE-GAUCHE!, (avec Hervé
Algalarrondo), Fayard, 2016; Pluriel, 2017
- QUE FAIRE, Hachette, 2009; Fayard, 2015
- L'HUMEUR DE DANY, Robert Laffont, 2014
- DE L'ÉCOLOGIE À L'AUTONOMIE (avec Cornelius
Castoriadis), Seuil, 1981; Le Bord de l'Eau, 2014
- DEBOUT L'EUROPE: MANIFESTE POUR UNE RÉVO-
LUTION POSTNATIONALE EN EUROPE (avec Guy
Verhofstadt), Actes-Sud-André Versaille, 2012
- POUR SUPPRIMER LES PARTIS POLITIQUES!? RÉFLE-
XIONS D'UN APATRIDE SANS PARTI, Indigène, 2013
- LE CONTRAT ÉCOLOGIQUE POUR L'EUROPE (avec
Pascal Canfin), Les Petits Matins, 2009
- POUR LA PLANÈTE, Dalloz, 2009
- MAI 68, LE DÉBAT (avec Jacques Baynac, Luc Ferry,
et Alain Finkielkraut), Gallimard « Folio », 2008
- MAI 68, Denoël, 2008
- QUAND TU SERAS PRÉSIDENT (avec Bernard
Kouchner), Robert Laffont, 2004
- LA FRANCE EST-ELLE SOLUBLE DANS L'EUROPE?
(avec Henri Guaino), Albin Michel, 1999
- UNE ENVIE DE POLITIQUE (avec Lucas Delattre et
Guy Herzlich), La Découverte, 1999
- SOIS JEUNE ET TAIS-TOI!, L'Esprit frappeur, 1999
- XÉNOPHOBIES (avec Thomas Schmid), Grasset, 1998
- RECONSTRUIRE UN POUVOIR POLITIQUE (avec
Philippe Herzog), La Découverte, 1997
- NOUS L'AVONS TANT AIMÉE, LA RÉVOLUTION,
Bernard Barrault, 1986
- LE GAUCHISME, REMÈDE À LA MALADIE SÉNILE
DU COMMUNISME (avec Gabriel Cohn-Bendit),
Seuil, 1968

Avant-propos

On ne peut pas penser 68 sans Daniel Cohn-Bendit. On ne peut pas oublier son sourire sur la célèbre photo prise devant l'entrée de la Sorbonne. Car Dany, comme on l'appelle souvent familièrement, est une des figures les plus fortes de notre vie publique depuis le 22 mars 1968. Il n'a pas traversé les événements d'alors, franchi et refranchi le Rhin, il nous a accompagnés durant un demi-siècle, je dirais, de sa « bonne nature ». Engagé, franc, décontracté, respectueux des autres, fort dans ses valeurs, européen. Régulièrement, il réapparaît dans les médias et son propos fait sens.

Aussi, il y a dix ans, avec Stéphane Paoli, nous avons eu envie de commémorer 68 avec lui. Un privilège. C'est ainsi qu'est né ce petit livre. Pas un texte factuel, mais le dessin d'un chemin, d'un désir de vivre, hier comme aujourd'hui. Si Dany Cohn-Bendit

incarne largement 68, il ne résume bien sûr ni la révolte ni la période. Nous publions d'ailleurs simultanément un petit texte passionnant de celui qui accompagna le général de Gaulle à l'époque, son aide de camp, le vice-amiral Flohic. Mais republier ce texte aujourd'hui sans une retouche, s'il est un acte de fidélité à notre jeunesse, est aussi une contribution à l'aventure de la France qui fut, cette année-là, bouleversée.

*Jean Viard,
sociologue, éditeur*

Stéphane Paoli. – Daniel Cohn-Bendit, quarante ans après 1968, s'il fallait qualifier ce qui s'est passé alors, qu'est-ce qui vous viendrait à l'esprit ?¹

Daniel Cohn-Bendit. – 1968 a été une révolte planétaire. Si on repense à la fin des années 1960, on discerne une révolte à l'Est comme à l'Ouest, au Sud comme au Nord. Pratiquement partout, on est confronté à des révoltes, des occupations d'universités ou de lycées, des manifestations. La preuve en est que si aujourd'hui vous faites un livre, il vous suffit de mettre deux chiffres sur la couverture : 6 et 8 – 68 – et, automatiquement, les gens, que ce soit en Turquie, en Amérique latine, à Prague ou à Varsovie, à Paris ou à Berlin, à New York ou à San Francisco, à Sarajevo ou à Rio, pensent tout de suite à 1968, à la révolte de la fin des années 1960. C'est cela qu'il faut comprendre.

1. Cet entretien s'est déroulé en 2008.

On ne peut pas réfléchir sur la signification de cette révolte en la réduisant à un seul pays, même si c'est en France que la révolte a été la plus intense puisque, contrairement aux autres pays, elle a débouché sur une grève générale. Il existe donc une spécificité française de 68, mais celle-ci s'insère dans le cadre d'un mouvement plus général. Raison pour laquelle l'éditorial de Viansson-Ponté du 15 mars 1968 est titré « La France s'ennuie ». Car quand le mouvement de révolte a commencé à émerger un peu partout sur la planète, rien ne semblait bouger en France. Et quand, finalement, la révolte a surgi en France, elle a exprimé quelque chose qui était en gestation dans la société et qui a par conséquent, au fil d'événements imprévus, trouvé le moyen de sortir des profondeurs.

Stéphane Paoli. – Puisque tout était annoncé et, en effet, depuis longtemps, Viansson-Ponté – et à travers lui la France – ne veut pas voir, ou n'a pas compris, ce qui se passe ailleurs. Est-ce que ce pays, qui est encore très bourgeois, très autoritaire, très centralisé, refuse de voir ce qui se prépare? Est-ce qu'il y a une forme d'aveuglement ou pas?

Daniel Cohn-Bendit. – Non. Je crois qu'en France, nous nous sommes retrouvés emprisonnés dans la logique implacable du gaullisme. Le gaullisme était fascinant, car il avait permis une incroyable modernisation de la France, notamment au niveau économique. C'était un système qui fonctionnait. Arrivé au pouvoir en 1958 dans une France essoufflée, ce système, avec ses institutions autoritaires, a remis la France en marche et lui a permis de faire un véritable bond en avant. Aussi, en dépit d'un contexte où se propageaient les révoltes, la France semblait plongée dans une léthargie de laquelle rien ne pouvait surgir puisque le gaullisme dominait à tous les niveaux : l'État, les médias – surtout la radio et la télévision... La France de l'époque correspondait à une démocratie atypique vivant dans un système fermé apparemment imperméable à toute éruption de révolte.

La situation politique présentait une certaine analogie avec celle des pays communistes de la fin des années 1980, où ni l'Union soviétique ni une quelconque démocratie populaire ne semblaient pouvoir changer. Je ne veux pas dire que le gaullisme et le totalitarisme soviétique étaient comparables. Simplement, qu'il

s'agissait de sociétés fermées pour lesquelles il était difficile d'imaginer les conditions de leur dérèglement. Même si les époques diffèrent radicalement, il aura fallu dans chacun de ces cas l'émergence de mouvements atypiques pour dérégler une machine qui était organisée autour d'une compréhension très traditionnelle des événements et des forces politiques en jeu. Autour d'un communisme, d'un gauchisme, d'un trotskisme ou d'un maoïsme on ne peut plus traditionnels. Tout aussi traditionnels, le gaullisme de l'époque, la gauche d'avant les socialistes, le syndicalisme étudiant, dont l'identité s'est forgée dans une opposition à la guerre d'Algérie... Pour comprendre cette période, il faut faire rimer « traditionnels » avec « conservateurs idéologues » ou « idéologiquement conservateurs ». La bulle libertaire, quant à elle, était en pleine implosion : situationnisme, marxisme libertaire à la sauce de « socialisme ou barbarie ». Bref, un espace libertaire évoluant entre l'ancien et le nouveau, entre tradition et innovation théorique.

Jean Viard. – Peut-on dire que c'est la rencontre de deux mouvements ? Il y a, d'un côté, la tradition française des grands

feux révolutionnaires : 1789, 1848, 1936, 1968... Une société dirigée par l'État qui, de temps à autre, donne un grand « coup de sac » pour bouger, véritable tradition nationale depuis 1789. Et puis, de l'autre côté, c'est le premier événement politique de la mondialisation. Un « fond de l'air planétaire » qui n'est pas organisé par des acteurs structurés et internationaux. Il n'y a pas de partis, pas de structures qui lient ces événements concomitants, de Berkeley à Prague et à Paris. Ne sommes-nous pas à un carrefour entre la tradition française, où l'État ne change que lorsqu'il y a des grands coups de sac ou des conflits, et les premiers pas d'une mondialisation, on pourrait dire des esprits, des mentalités ?

Daniel Cohn-Bendit. – Oui, il s'agit de la spécificité française – j'ai parlé d'une démocratie atypique gaulliste... Et la question qui se pose est de savoir s'il s'agit d'une révolution ou d'une révolte.

Jean Viard. – Vous n'employez pas le mot « révolution »...

Daniel Cohn-Bendit. – Non, parce que ce n'en est pas une. En fait, 1968 est une révolte. Je crois que cette nuance est

fondamentale. Et l'intensité de cette révolte planétaire varie selon la capacité du pouvoir politique local à réformer ou pas. Autrement dit, une société en mal de réformes finit, à un moment ou à un autre, par exploser. Et c'était exactement la situation en 68. En France, la situation était telle que, d'un côté, on trouvait ce que j'ai appelé une modernisation économique et, de l'autre, une conception de la vie, une morale, qui étaient d'un autre âge. On peut le dire autrement – et c'est valable pour tout le monde – : le télescopage de la fin des années 1960 est un télescopage entre la génération qui n'a pas vécu la guerre et celle qui a structuré un système issu de celle-ci, conservant donc cette mémoire d'une mise à mal radicale du monde, de la démocratie et de la liberté.

Pour eux, il a été question d'un péril majeur, ultime. Et c'est en partant de cette expérience que ces générations ont dû reconstruire l'Europe – et le monde – d'après 1945. Mais au moment où l'on a commencé à sortir de cette phase de notre histoire, ces souvenirs se sont télescopés avec la génération de l'après-guerre. Moi, je suis né en 1945, juste après la guerre. La guerre n'appartient pas à mon vécu.